Benoît-Joseph Labre est-il passé dans le diocèse de Laval (France)?

Voici un beau document que j'ai retrouvé dans les archives : un PDF de 20 pages, très facile à lire, intitulé « Le Diocèse de Laval et saint Benoît-Joseph Labre ».

Ce document relate le passage du Saint Pèlerin à Couptrain, située dans le département de la Mayenne, en région Pays de la Loire. Il a été écrit par le chanoine Augustin Ceuneau, qui fut curé-doyen de Couptrain.



Pour l'anecdote, le 17 juillet 1947, fut placé dans la petite église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, également appelée église de l'Assomption de Couptrain, un vitrail réalisé en exécution d'un vœu fait le 8 juin 1944, durant les jours particulièrement dangereux du débarquement allié en Normandie.

Ce vitrail, mesurant 2,50 m × 0,96 m, représente saint Benoît-Joseph Labre, qui avait été invoqué et prié près de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, patronne de la paroisse.

J'ai joint au document une photographie en couleur du vitrail, vous en trouverez une représentation en noir et blanc dans le document.

Il s'agit d'une belle œuvre du peintre-verrier Maurice Rocher (1918-1995), élève de George Desvallières et de Maurice Denis, et directeur des Ateliers d'Art Sacré à Paris.

Ce vitrail, dans le style caractéristique du maître-verrier, où les tons les plus authentiques des anciennes verrières s'allient à un dessin moderne d'un goût remarquable, forme un bel ensemble de teintes bleues et or,

auquel s’ajoute une touche de vert : les sapins qui encadrent l’église représentée, ainsi que la tache sombre du vieux manteau du saint mendiant Benoît Labre. Son visage, particulièrement expressif, traduit admirablement tout l’abaissement volontaire pratiqué et vécu par le « Pauvre d’Amettes-en-Artois ».

Maurice Rocher est né le 1er août 1918 à Évron, dans la Mayenne, près de Laval, qui constitue également un lieu de passage présumé de Benoît-Joseph Labre, comme le raconte le document.

Frère Alexis, fl
24 août 2026

Chanoine Augustin CEUNEAU
Curé-Doyen de Couptrain
Officier d'Académie
Membre titulaire de la Commission Historique
et Archéologique de la Mayenne,
de la Société Historique et Archéologique du Maine,
de la Province du Maine, de la Société Littéraire du Maine

Le Diocèse de Laval
et
SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE
La Bienheureuse Marguerite de Lorraine
et
Les Bienheureux Thomas Dubuisson
et Louis Lanier

RENNES
Imprimerie "Les Nouvelles"
1948

8° L³ k 2002
8° L³ k 2002
394 28-12-48

+ Paris Bibliothèque Nationale -



Eglise de COUPTRAIN (La Mayenne).

Vitrail de Maurice ROCHER (1947),
représentant saint Benoît-Joseph LABRE
au pied de la statue
de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

†

A son Excellence

Monseigneur Paul RICHAUD,

Evêque de Laval,

dévôt à saint Benoît-Joseph Labre

et à nos gloires locales,

ces pages sont respectueusement dédiées.

A. C.

IMPRIMATUR :

Laval, le 16 juillet 1948.

Victor CHEREL,

vic. gén.



M. R

Le Chanoine Augustin Ceuneau

(Crayon de Maurice Rocher, 1947)

INTRODUCTION

Un rescrit de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 13 juillet 1947, a octroyé au diocèse de Laval, trois nouveaux offices de rite simple, comportant une commémoraison et la récitation d'une neuvième leçon, en l'honneur de *saint Benoît-Joseph Labre,* confesseur, le 16 avril; de la *bienheureuse Marguerite de Lorraine,* veuve, le 3 novembre; des *bienheureux Thomas Dubuisson et Louis Lanier,* martyrs, le 2 septembre.

Le même rescrit concède en outre au diocèse de Laval, le chant ou la récitation de *quatre préfaces,* déjà en usage dans la plupart des diocèses de France : préfaces de l'Avent, de la Dédicace, de Tous les Saints et des Patrons et Titulaires, du Saint-Sacrement.

(*Semaine Religieuse* du diocèse de Laval, N° 49. — Samedi 20 décembre 1947, p. 386.)

NOTE SUR LA CONCESSION DE L'OFFICE DE SAINT BENOIT LABRE

1° L'office de saint Benoît-Joseph Labre, confesseur, avait été concédé au diocèse de Laval, sous le rit *double,* par indult en date du 15 septembre 1882 (la canonisation était du 8 décembre 1881), et fut fixé au 17 avril, le 16 étant occupé par saint Thuribe qui n'était cependant que double à cette époque. (Ordo diocésain de 1883.)

2° Cet office figura au propre diocésain jusqu'à l'année 1914 inclusivement. La révision des Propres diocésains avait été demandée par la Sacrée Congrégation des Rites à la date du 3 juin 1914, et saint Benoît Labre fut sacrifié, comme beaucoup de nos saints manceaux et son nom n'est plus mentionné sur l'ordo de 1915.

3° Le calendrier diocésain de Laval fut approuvé les 2 juillet 1914, 5 novembre 1920, 24 mai 1921, et publié par Mgr Eugène-Jacques Grellier, le 1er octobre 1923.

(Note de M. le chanoine Eugène LEGOURD, maître des cérémonies de l'église-cathédrale de Laval et rédacteur de l'*Ordo* diocésain depuis l'année 1932.)

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

(1748-1783)

Saint *Benoît-Joseph Labre,* né à Amettes-en-Artois, paroisse de l'ancien diocèse de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 26 mars 1748, mort à Rome le mercredi saint 16 avril 1783, à l'âge de 35 ans et 21 jours; béatifié le 20 mai 1860 par Pie IX; canonisé le 8 décembre 1881 par Léon XIII; surnommé le « Saint Pauvre de Jésus-Christ », fut toute sa vie un pèlerin des sanctuaires les plus renommés de France, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne et de Suisse, après avoir parcouru plus de 30.000 kilomètres de routes.

N'ayant pu rester à la Chartreuse de Neuville près de Montreuil-sur-Mer, ni à la Grande Trappe de Soligny près Mortagne, parce qu'il n'avait pas 24 ans et qu'il quitte pour la deuxième fois le 2 octobre 1769; ni plus tard, à celle de Sept-Fons dans l'Allier, où il avait pourtant reçu l'habit de novice, il commence sa vie de pèlerin, sa vocation spéciale, le 2 juillet 1770, au moment où il sort de ce dernier monastère après un séjour de six mois.

En 1948, saint Benoît-Joseph Labre, par la grâce du deuxième centenaire de sa naissance est redevenu un personnage d'actualité. Le voyez-vous se profiler sur l'horizon, étrange silhouette, vêtue d'une grande redingote, élimée et effrangée, serrée à la ceinture par une corde qui retiendra une écuelle de bois et une gourde. Sur la tête, un tricorne noir tout déformé et aux jambes de vieilles loques d'étoffes mal entortillées, qui s'appareilleront à des souliers tout éculés ou percés. Il s'avance, rosaire au cou, besace en bandoulière, bâton à la main, chapelet aux doigts, et crucifix se balançant sur la poitrine...! Son visage garni d'une barbe et d'une chevelure roussâtres, est bien celui que nous connaissons par l'impressionnante peinture de Cavallucci, son contemporain à Rome.

Pendant treize ans, il marchera de pèlerinage en pèlerinage, traité de *pouilleux,* et il l'était par mortification voulue et immonde, incroyable martyre perpétuel... (« Je savais tout ce qu'il lui en coûtait », disait l'abbé Marconi, son dernier confesseur à Rome); de *fou,* et il le fut aussi, si on entend par là qu'il était possédé de la folie si sage de la

croix, comme le grand apôtre saint Paul; vrai *personnage de légende* et pourtant bien réel et tout proche de nous, avec cela courtois et d'excellente éducation, *instruit* et comprenant le latin, très *sensé* et sachant qu'il vivait sur terre; *aimant Dieu* qu'il adora des jours entiers dans son Eucharistie, au point qu'à Rome on le surnomma « le Pauvre des Quarante-Heures »; aimant aussi *son prochain*, qu'il soulageait, lui le *gueux* par excellence du Seigneur; et surtout d'une *humilité*, si vraïe, si profonde qu'il la transformait en abaissement impossible et méprisable par sa vie errante et qu'à Rome où il vécut les sept dernières années de son existence, il était gêné d'être remarqué, connu et appelé sous le nom de « saint Français ».

Pour lui la route fut son cloître, son couvent; il voyait Dieu dans les beautés de la création, l'harmonie ou le grandiose des paysages et les infinis des espaces lui donnaient une idée de celle de Dieu et de sa présence en tous lieux.

Et pourtant, cette route sera cause pour lui de multiples avanies. On le confondra avec les rôdeurs, qui se mêlant aux pèlerins arriveront à les faire déprécier des bonnes gens; il la trouvera inhospitalière dans de multiples riverains qui chasseront ce routier d'un autre âge; il y sentira la faim et la soif, personne ne songeant a offrir quelque chose à cet homme étrange qui ne mendiait jamais; son pauvre corps mal reposé sur la paille des écuries, engourdi par la fraîcheur de la nuit et la dûreté de la couche, sera brisé de fatigue sous l'ardeur du soleil et le pincement du froid; il ploiera parfois sous la pesanteur de sa pauvre besace ne contenant qu'un bréviaire latin, quelques livres de piété, comme l'Imitation de Jésus-Christ, le Mémorial de la Vie chrétienne de Louis de Grenade, un office des Sept Douleurs de la Vierge, un Chemin de Croix, et ses papiers d'identité, mais qu'il chargera souvent des pierres qu'on lui aura jetées sur son passage; ses pieds meurtris, mal chaussés, saigneront plus d'une fois dans la poussière de la route, la boue des chemins ou sur les rochers aigüs des sentiers des montagnes; il sera éclaboussé, rejeté plus d'une fois dans les fossés de la route, par les voitures, les diligences, les chaises de poste, menées à grand train par des postillons goguenards qui lâcheront contre ce gueux, plaisanteries grasses ou jurons qui le feront, une fois de plus, louer le nom du Seigneur.

En vérité, Benoît Labre, ce prodigieux errant qui s'est sanctifié dans le cloître en plein vent qu'est la route, a acquis une sainteté personnelle, originale, troublante certes

pour ses contemporains sceptiques et jouisseurs du XVIIIe siècle finissant ! Il a été une prédication ambulante, obsédante aussi, mais combien prenante, de l'obéissance que l'on doit à la loi du Seigneur. Exemple vivant et modèle des pèlerins que nous sommes tous ici-bas, le « saint Pauvre de Jésus-Christ » a pratiquement fermé l'ère des errants qui depuis le haut Moyen Age jusqu'à la Révolution, avaient parcouru la chrétienté pour aller prier dans les sanctuaires les plus renommés de Rome, de Jérusalem, de Compostelle ou du Mont Saint-Michel, du Puy, de Roc-Amadour ou des lieux de pèlerinages que la piété de nos pères avait élevés à Dieu, à la Vierge ou aux Saints.

« Avec une apparence de pèlerin médiéval, Benoît Labre, a dit une de ses biographes Agnès de la Gorce, se rattachait spirituellement au XVIIe siècle français que domina l'idée de la déchéance originelle... Les fragments de ses oraisons ne sont autres que des antithèses entre la grandeur de Dieu et le néant de l'homme : Majesté de Dieu... l'homme, un ver de terre... ! »

Il est bien un mystique de l'école du *Cardinal de Bérulle* (1575-1629), qui avait dit : « L'homme est un néant environné de Dieu », et dont le disciple, le *Père Le Jeune* (1592-1672), nommé aussi à cause de son infirmité, le Père Aveugle, avait répété : « En adorant Dieu, je voudrais m'abîmer jusqu'au centre de la terre, jusqu'au centre du néant », or Benoît Labre avait lu et médité souvent les sermons de ce rigide religieux et il portait avec lui *Le Mémorial de la vie chrétienne* du fougueux Dominicain espagnol *Louis de Grenade* (1505-1558), encore plus réaliste que l'oratorien aveugle ! A leur école, il ne fut pas l'ignorant malpropre qu'on a dit, mais un ascète d'une ancienne et farouche école qui voulut revêtir la condition du *pauvre le plus abject* dans un esprit d'abaissement et d'amour en union avec le Christ revêtu de notre humanité pécheresse.

Méconnu, il le fut souvent, même de certains prêtres, tant il mettait de réserve à cacher ses bonnes actions ; et parce qu'à Rome il communiait le matin de bonne heure et qu'aux messes plus fréquentées on ne l'apercevait pas à la sainte Table, on le traita de Janséniste, injure qui lui coûtait plus que toute autre.

En somme, Benoît Labre fut le dernier mystique de l'Ancien Régime qui emportait en son naufrage la gloire d'avoir produit tant d'hommes altérés de l'Infini.

Et quand cette vie étonnante, extraordinaire cessa sur les marches de Sainte-Marie-des-Monts à Rome, le mer-

credi saint 16 avril 1783, la chrétienté tout entière, comme la Ville Eternelle, furent émues car une lumière éclatante venait de s'éteindre et un immense foyer de charité avait cessé de brûler ici-bas.

Les ossements de saint Benoît-Joseph Labre sont conservés à Rome dans l'église Sainte-Marie-des-Monts, mais son chef a été donné par le Saint-Siège, à la Cathédrale d'Arras.

Telle est, en résumé l'existence terrestre de saint Benoît-Joseph Labre. Voyons maintenant quelles ont pu être les relations du Saint avec le diocèse de Laval.

Le Saint est-il passé dans le Diocèse de Laval ?

La tradition est formelle et constante à *Saint-Samson* et à *Couptrain*, moins certaine à *Evron*.

Tout d'abord rappelons, ainsi qu'on l'écrivait récemment (1) que saint Benoît Labre se disait pèlerin, mais ce pèlerin avait ceci de particulier qu'il ne semblait jamais pressé d'arriver à son but, comme les plus fervents par zèle et les tièdes pour en avoir plus vite fini. *Sa course était sinueuse*, avec des retours, des détours incompréhensibles, des stations prolongées dans des localités sans intérêt. Elle n'était pas celle d'un express qui se hâte vers son terminus, mais d'un petit train d'intérêt local qui cahote de village à village. On le voyait s'engager dans les sentiers les plus abrupts, gravir des collines sous un soleil de feu, comme pour le plaisir de suer et de se donner mal à la tête.

« Pèlerin, il l'était pourtant, et à un point qu'on pourrait dire chronique. C'était même cela qui ralentissait sa marche et rendait *ses itinéraires si compliqués*. Il ne lui suffisait pas du rendez-vous final : il y avait, d'ici là, bien d'autres lieux saints, des débris de signes et d'images qu'il lui fallait glaner : chapelles, reliques oubliées qu'il devinait avec la clairvoyance d'un sourcier; croix de carrefour, tombeaux, tout ce qui constitue sur la terre le manteau de l'Eglise visible. »

A notre avis ce dût être entre sa deuxième sortie de la Trappe (2 octobre 1769) et son entrée à Sept-Fons (30 octobre 1769), qu'on le remarque à Sainte-Céronne-lès-Mortagne, Moulins-la-Marche, Courtomer, Séez, toutes communes

---

(1) *Les Etudes*, octobre 1947, tome 255. n° 9, pages 61-70. — Jean Riverain : *Benoît Labre, l'Européen.*

dans le département de l'Orne, puis à la chapelle Saint-Gilles près d'Arçonnay (Sarthe) non loin d'Alençon, cependant.

Vraisemblablement il se rend en pèlerinage au Mont Saint-Michel, le Lourdes des siècles passés, où la tradition, notée par des historiens, mentionne aussi son passage. Après Saint-Denis-sur-Sarthon et La Lacelle il prend donc le chemin qui y conduit, — la route de Pré-en-Pail, Coup-train, Domfront, ne sera construite qu'en 1784 — et c'est ainsi qu'il arrive à *Saint-Samson* près de Pré-en-Pail.

Il prie dans l'église; on rapporte même que le Saint Sacrement y était exposé, et jusqu'à la construction de la nouvelle église en 1933, on montrait encore la grosse poutre maîtresse (2) qui soutenait le clocher en avant du chœur, et sous laquelle s'était agenouillé saint Benoît-Joseph Labre.

---

(2) Sur l'un des supports de cette poutre était cloué le bourdon d'un habitant de Saint-Samson, pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, au XVIII[e] siècle, tandis que l'autre portait en chiffres romains gothiques la date de 1547. — Il est à remarquer que dans cette région nord-est de la Mayenne, les pèlerins de Saint-Jacques-en-Galice furent particulièrement nombreux aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. A *Saint-Calais-du-Désert*, lorsqu'on a construit la nouvelle église en 1874, on trouva, en creusant les fondations, *deux tombes* dans lesquelles, à côté des ossements se voyaient un *bâton de pèlerin* et des *coquilles Saint-Jacques*. C'étaient deux tombes d'hommes ayant accompli le voyage de Saint-Jacques de Compostelle. Certains anciens du pays se souvenaient avoir encore vu, vers 1830, aux processions, des grandes solennités, des hommes y assistant, à une place choisie, revêtu du manteau de pèlerin avec coquilles et tenant en main le grand bâton traditionnel.

A La Pallu, l'on peut voir encore *trois grandes croix* de granit, datant des XVII[e] et XVIII[e] siècles, et portant sculpté sur le chanfrein, le bâton à double boule des pèlerins de Saint-Jacques qui les firent édifier au retour de leur lointaine pérégrination. Ce sont les croix: 1° du cimetière; 2° de Mévite ou du Pèlerin, élevée en 1634 par Jacques Tréton; 3° du Coudray.

Un des derniers pèlerins mayennais de Saint-Jacques, fut, croyons-nous, Pierre BRAULT, dit *La Pensée*, cordier à Evron; il obtenait en effet un sauf-conduit, conservé aux Archives de Laval, pour accomplir son pèlerinage, aux mois de juin et juillet 1789. — Originaire de la Nièvre, où il était né en 1739, BRAULT exerçait le métier de cordier chez Drouard, le métayer de la Petite-Rousselière, d'Evron. Arrêté comme « ennemi de la République, fanatique et aristocrate », le 19 messidor, an II (7 juillet 1794) il fut trouvé porteur d'une image de Jésus en croix, d'une autre représentant le Saint-Suaire de Turin, d'un mémoire des saintes Reliques en vénération à Saint-Jacques de Compostelle et de son passeport pour l'Espagne; c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour être privé de la liberté. On l'emprisonna à Laval; jugé le 29 thermidor, an II (16 août 1794), il fut condamné à être détenu jusqu'à la paix locale et ne fut libéré que le 25 pluviôse, an III (13 février 1795).

Ses dévotions terminées, le Saint quitte l'église et la nuit venant, demande et reçoit l'hospitalité dans une ferme du village de la *Sauvagère*, située en direction de Saint-Calais-du-Désert, à 2 kilomètres de Saint-Samson.

Comment a-t-on connu ce point d'histoire ? par une lettre, malheureusement perdue maintenant, du chanoine *François Souty* (3), fils ou petit-fils des fermiers qui avaient hébergé toute une nuit le Saint Pauvre. Ce prêtre originaire de Saint-Samson l'avait adressée, à l'occasion de la récente canonisation de saint Benoît Labre, à la rédaction de la *Semaine Religieuse du diocèse de Laval*, qui en avait donné l'essentiel dans son numéro 12, du 31 décembre 1881, et il notait que dans sa famille on avait « conservé religieusement ce souvenir ».

Ce témoignage formel et précieux, étant données la qualité et la dignité du vénérable Chanoine, est aussi confirmé par une longue note publiée dans le Bulletin paroissial de Pré-en-Pail, en 1911, et portant le titre de « Histoire de Saint-Samson ». Le rédacteur n'était autre que le chanoine *Marie Menu* (4), alors Curé-Doyen de Pré-en-Pail et originaire, comme M. Souty, de Saint-Samson.

M. l'abbé *Eugène Davoust*, actuellement Curé de Neuilly-le-Vendin et originaire de Pré-en-Pail, prêchant il y a quelque trente ans, la prise d'habit à Saint-Pol-sur-Ternoise, d'une religieuse trappistine née à Saint-Samson, évoqua le souvenir bien connu du passage de saint Benoît Labre et fut complimenté par le Révérendissime *Dom Jean-Baptiste Chautard*, abbé de Sept-Fons, qui présidait la cérémonie, d'avoir rappelé à la novice ce fait d'histoire parois-

---

(3) François SOUTY, né à Saint-Samson, le 27 mai 1806; prêtre le 24 mai 1834; vicaire à La Flèche puis aumônier de la Providence de la même ville le 21 juin 1847; chanoine honoraire du Mans, le 15 mai 1856; mort à la Flèche, le 4 avril 1887.

(4) Marie-Joseph-Albert MENU, né à Saint-Samson, le 5 janvier 1865; prêtre le 17 mai 1888; précepteur; vicaire à Montjean et Ernée, curé de La Chapelle-Anthenaise; doyen de Pré-en-Pail en 1909; chanoine honoraire de Laval en 1928, démissionnaire le 23 décembre 1931, retiré à Saint-Samson où il est mort le 20 décembre 1934.

Son frère Henri-Modeste-Marie MENU, né à Saint-Samson, le 5 juillet 1859, ordonné prêtre le 3 juin 1882, professeur à l'Immaculée-Conception en 1882; vicaire à Champgenêteux en 1885; au Horps le 4 juin 1891; curé de Brains-sur-les-Marches le 28 février 1900; démissionnaire pour raisons de santé le 14 août 1903; retiré à Andouillé, puis à Saint-Samson; curé de La Pallu le 29 avril 1919; retiré à la Communauté de Saint-Fraimbault-de-Lassay le 10 août 1927 où il est décédé le 31 juillet 1928. Avait une grande dévotion pour saint Benoît-Joseph Labre.

siale et monastique puisque Benoît avait été novice de Sept-Fons. Cette religieuse racontait la tradition suivante qu'elle tenait de ses parents. — Entre Saint-Samson et Saint-Calais-du-Désert, un voiturier conduisant une noce, ayant vu le Saint Pauvre, assis sur le bord du chemin et mangeant son pain sec, se serait écrié : « Quel malheureux homme ! », mais Benoît Labre se levant, aurait répondu : « Apprenez qu'il n'y a de malheureux que ceux qui sont en état de péché mortel ! »

Voilà donc une tradition vivante, rapportée par des personnages dignes de foi. Est-elle encore connue actuellement ? Oui, et M. *Ernest Poirier*, 46 ans, ancien instituteur public, habitant à Saint-Samson, son pays, nous a raconté que lui-même l'avait apprise, très jeune, de sa mère (80 ans) qui vit toujours et qui sait qu'à la Sauvagère, était né le chanoine Souty, dont les parents avaient hébergé une nuit saint Benoît-Joseph Labre.

On peut donc conclure de ces différents témoignages, avec grande certitude, que le Saint Pèlerin est *passé par Saint-Samson*. D'ailleurs, lorsque M. Souty écrivait sa lettre en 1881, il y avait à peine cent ans que saint Benoît Labre était mort; ses renseignements étaient de premières sources, puisqu'il les tenait des acteurs eux-mêmes, ses parents, et cette tradition ainsi transmise est aussi sûre qu'un document officiel (5).

Le Saint est-il venu à Couptrain ?

Oui, et pour cela, en quittant la Sauvagère, et passant par le moulin du Hec, sur la Mayenne, il dût visiter l'église de *Saint-Calais-du-Désert*, où il put vénérer, comme main-

---

(5) Notre expérience d'historien nous a amené à grandement estimer la force et la sûreté de certaines traditions. Nous nous souvenons, par exemple, avoir entendu en 1908, le récit fait par Mlle Dufay, âgée de 93 ans, de la vie et de la mort d'un régicide, son voisin à Evron, arrivée en 1826.C'était d'une netteté que des documents consultés ultérieurement, ont confirmée. Parallèlement, nous nous rappelons la narration très vivante des Révolutions de 1830 et 1848, à Paris, faite par une personne âgée de 97 ans; elle habitait dans la rue où fut tué sur les barricades l'archevêque de Paris, Mgr Affre. Chez certains anciens, pas nécessairement très instruits, mais cependant très observateurs et intelligents, la mémoire était aussi fidèle que le plus complet des documents.

tenant encore, la relique insigne de saint Clément, martyr, donnée à cette paroisse par Charles de Herbelin, en 1687 (6).

En ce qui concerne Couptrain, la tradition orale et constante du pays, rapporte qu'*un mendiant*, dans lequel on a toujours vu saint Benoît-Joseph Labre, arrivant à Couptrain, aperçut flottant aux halles, le drapeau noir, signe qu'une grave épidémie régnait alors parmi la population. De fait, les archives de Couptrain conservent la mention de certaines mortalités exceptionnelles dans les années qui précédèrent la Révolution, soit de 1767 à 1782.

Le Saint mendiant, devant la désolation des habitants, leur aurait conseillé de faire au Mont Saint-Michel, un pèlerinage qui fut accompli par neuf paroissiens et suivi de la cessation du fléau (7). Qui sait si le Saint après avoir fait ses dévotions dans notre église, près de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, n'accompagna pas nos compatriotes au sanctuaire de l'Archange, où l'on dit qu'il est aussi passé, ainsi qu'à celui de Notre-Dame de la Délivrande près de Caen ?

Mais comment a-t-on su que ce mendiant pouvait être saint Benoît Labre ? alors que bon nombre d'hommes pèlerinaient aussi vers Rome, vers Saint-Jacques en Galice ou ailleurs ? « Il laissait derrière lui, nous dit Léon Aubineau, un de ses biographes, une impression singulière et profonde, qui se réveilla partout lorsqu'à sa mort, son nom et sa réputation éclatèrent dans toute la chrétienté. Chacun alors se souvint de lui et les récits se multiplièrent. »

---

(6) Cette relique, un tibia, est conservée dans un très beau reliquaire (0m70 × 0m44), en laque inscrustée de fines appliques d'argent et de cuivre doré. Ce bel objet d'art porte l'écusson du donateur, Charles de Herbelin de la Révellière, auquel la relique avait été donnée par Me Jacques Pierres, docteur en théologie, chanoine honoraire de Sainte-Croix-de-Parthenay, en 1687.

Il est composé d'un pied rectangulaire, bordé d'un liseré de bronze doré, supporté par quatre pattes de lion de même métal. Après une moulure en doucine, part un appui évasé sur lequel repose une sorte de châsse en forme de tombeau, au centre de laquelle, dans toute sa longueur, derrière un cristal taillé qu'entoure une garniture de bronze ciselé, se voit la relique de saint Clément. Le sommet est terminé par une espèce de dôme surmonté d'une croix d'un beau travail, sortant d'une boule, le tout de cuivre doré. Les extrémités sont pointées par un joli fleuron de même métal, finement ciselé.

Les armoiries de Herbelin se lisent: « de sable à 3 fleurons d'argent 2 et 1, et à la quintefeuille d'or en abîme ».

Ce magnifique reliquaire, assez bien conservé, est classé parmi les objets historiques de France.

(7) A. Angot: *Dictionnaire Historique;* T. I., p. 769.

De plus, sa physionomie était dans les mémoires. On put donc la reconnaître sur les images au trait qui furent publiées l'année même de sa mort dans le livre « Prémices de dévotion envers le vénérable Benoît-Joseph Labre » (à Rome et se trouve à Paris, chez B. Morin, libraire, rue Saint-Jacques, MDCCLXXXIII). Or, le saint était mort le 16 avril 1783, à Rome « en grande odeur de sainteté », dit encore le titre de l'ouvrage, et le permis d'imprimer ce livre est du 30 août 1783, c'est dire le renom qui entoura, dès sa mort, le Saint Pèlerin d'Amettes.

Cependant, pour que ce livre très rare, se soit trouvé dans la bibliothèque de la vieille *famille Davoust* (8) de Couptrain, il fallait que le souvenir du Saint ait été bien grand et très vivant, pour qu'il ait incité de pieux chrétiens à se procurer aussitôt des renseignements sur ce pauvre dont la mort bienheureuse avait ému tout le monde catholique en France et en Italie.

De tout ceci, on peut donc conclure qu'il y a de grandes probabilités pour que saint Benoît Labre *soit passé par Couptrain*. Mais à part les grands sanctuaires fréquentés plus tard et auprès desquels il restait volontiers plusieurs jours et même quelques semaines, il s'arrêtait peu, et, ses dévotions faites, partait de son pas rapide, car il marcha toujours très vite, pour le prochain pèlerinage à visiter.

Si donc Couptrain revendique l'honneur d'avoir vu le Saint Pauvre prier dans sa petite église son souvenir y a été matérialisé en 1932, dans une inscription sur marbre blanc composée par M. le chanoine *Chantepie*, alors Curé-Doyen, et dont voici le texte : Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, priez pour nous — saint Benoît-Joseph Labre s'est prosterné devant cette statue pendant un de ses pèlerinages (fin du XVIII[e] s.).

M. le chanoine *Trotin* († 1942), Curé-Doyen, voulut faire plus. Il demanda alors, en 1936 à Mlle *Moreau-Wolf*, de Paris, († 1940), qui avait très heureusement restauré la Crucifixion de la sacristie, vieille toile (1 m. 03 × 0 m. 65), datant du XVII[e] s. et provenant certainement du prieuré de

---

(8) Les *Davoust* appartenaient à une riche famille de Couptrain. Les derniers représentants ont été une sœur et quatre frères: Placide, Brice, l'abbé François (†1893), et Ignace (†1903). Ce dernier avait légué à M. Edouard Letoré, curé-doyen de Couptrain le terrain de la Madeleine et le beau calvaire monumental que sa famille avait fait ériger et qui avait été béni le 24 janvier 1886, lors de la clôture d'une mission.

Saint-Ursin, comme les douze Stalles (1675) de chêne qui garnissent le chœur, de peindre pour l'église de Couptrain l'image du Saint.

L'artiste reproduisit d'une façon impeccable, une œuvre magnifique de Cavallucci, actuellement conservée à la Galerie Nationale d'Art Antique, ou Galerie Corsini, à Rome. Elle ne pouvait choisir meilleur modèle. Antonio Cavallucci (1752-1795), jeune peintre de grand talent, du quartier des Monts, connaissait bien le Saint Pauvre, pour le rencontrer chaque jour. Ayant reçu des Carmes de Saint-Martin-des-Monts la commande de deux tableaux : « Le prophète Elie » et « Le Purgatoire », il ne trouva pas de plus fidèle emblème du mysticisme que le mendiant du Colisée.

Son tableau justement célèbre, représente le Saint, les bras croisés, les yeux humblement baissés, les traits amaigris que mine la consomption et que guette une mort prochaine, les lèvres entr'ouvertes — dans un sourire infiniment discret, tout absorbé dans sa méditation. C'est un masque de moribond rendu d'une façon parfaite.

La petite toile de Couptrain (80 cm. × 65 cm.), dans un encadrement de chêne ciré, fut bénite par M. le chanoine Trotin, le dimanche 4 avril 1937, afin de rappeler la prière du Saint aux pieds de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Tout récemment, le 17 juillet 1947, a été placé dans la petite nef de Couptrain, en exécution d'un vœu fait le 8 juin 1944, durant les jours dangereux du débarquement allié en Normandie, un vitrail (2 m. 50 × 0 m. 96), représentant saint Benoît-Joseph Labre, que nous avions invoqué, priant près de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, la patronne de la paroisse.

C'est une belle œuvre du peintre-verrier Maurice Rocher, élève de Desvallières et de Maurice Denis et directeur des Ateliers d'Art Sacré à Paris. Ce vitrail, où les tons les plus authentiques des vieilles verrières s'allient à un dessin moderne du meilleur goût, forme un bel ensemble de teintes bleues et or, avec un coin vert : les sapins encadrant l'église figurée, et la tache du vieux manteau du saint mendiant Benoît Labre, dont la figure si expressive exprime tout l'abaissement volontaire pratiqué et vécu par le « Pauvre d'Amettes-en-Artois ».

Saint Benoit Labre serait-il passé par Evron ?

Et puisque nous évoquons le passage de saint Benoît-Joseph Labre, dans le diocèse de Laval, mentionnons que dans la *Basilique Notre-Dame de l'Epine à Evron*, on voit depuis 1900, un tableau représentant le Saint Pèlerin. Cette peinture (1 m. 50 × 1 m.) très belle aux dires des connaisseurs fut achetée à Rome par M. le chanoine *Vannier*, Curé-Doyen d'Evron, de 1878 à 1903; elle est une reproduction parfaite du tableau de François Gagliardi, si même elle n'est pas de la main de cet artiste, qui pour la béatification en 1860, avait peint différents épisodes de la vie du Saint et quelques-uns de ses miracles.

« Gagliardi, écrit en 1936, le dernier et savant historien de saint Labre, M. le chanoine Gaquère, le peignit d'une façon remarquable, d'après son masque mortuaire pris par le sculpteur François Tedeschi. L'un de ses tableaux conservé au presbytère de Saint-Martin-des-Monts, représente le Saint en extase au Colisée, devant l'église Sainte-Françoise Romaine. »

C'est cette scène que reproduit la toile d'Evron, mais au lieu des ruines du Colisée, l'artiste a étalé un fond d'or, quadrillé de brun, comme les aimaient les Primitifs italiens et français.

Pourquoi M. Vannier acheta-t-il ce tableau ? Est-ce qu'il avait appris ou pensait que saint Benoît Labre fut venu en pèlerinage à N.-D. de l'Epine, quand après avoir passé à la Sauvagère de Saint-Samson, et vraisemblablement à Couptrain, comme l'enseigne la tradition, il revint du Mont Saint-Michel, pour gagner la Trappe de Sept-Fons ? Peut-être, car la vocation aux pèlerinages portait le Saint à fréquenter tous ceux qu'il rencontrait sur sa route, et Evron a pu être une de ses étapes en descendant de la Normandie vers le Bourbonnais.

Rien d'étonnant que Benoît Labre fit cette halte pieuse en notre Bas-Maine, car s'il était pauvre volontaire, il possédait une très bonne instruction lui permettant de se renseigner intelligemment sur les particularités de sa route et d'organiser ses déplacements en conséquence.

D'un autre côté, le sanctuaire d'Evron était, à la fin du XVIII[e] s., encore très réputé. « De bonne heure, en effet, écrivait le Révérendissime *Dom Paul Renaudin* (9), ancien

---

(9) Dom Paul RENAUDIN, né à Mont-Saint-Jean (Sarthe), en 1864; profès à Solesmes en 1887; prêtre en 1891; abbé de Baronville en

abbé de Clervaux, au Luxembourg, le diocèse du Mans vit s'épanouir et se fixer le culte de la Mère du Sauveur. Des églises, des monastères lui furent consacrés et devinrent pour les chrétiens des centres de pèlerinages très fréquentés. Un des plus populaires fut celui de Notre-Dame d'Evron, abbaye bénédictine fondée en 638. »

Et l'écrivain Maucourt de Bourjolly (1634-1721) qui a laissé de fort intéressants Mémoires sur la ville de Laval, complétés par son neveu Serveau (1769-1826) notait l'affluence des pèlerins à Notre-Dame de l'Epine pour le service desquels, les moines avaient permis à la fin du XVIIIe siècle la construction d'échoppes le long des murs de la ville afin d'y loger « les marchands de chapelets et autres objets pieux qui avaient touché la relique et qu'ils vendaient aux voyageurs, que les miracles qui s'y opéraient journellement faisaient affluer de toutes parts. » (10)

Que dans la foule on n'ait pas remarqué le Pauvre d'Amettes, rien d'étonnant à cela. Mais il n'y a pas d'impossibilité à le considérer comme pèlerin de Notre-Dame d'Evron. D'ailleurs n'est-il pas par excellence le modèle des pèlerins ? et son image serait bien à sa place dans les sanctuaires les plus renommés, comme dans les plus simples, pour enseigner à tous la prière, l'humilité, la mortification, conditions essentielles pour se voir exaucés de Dieu.

Quoi qu'il en soit nous avons voulu signaler la présence du beau tableau de saint Benoît-Joseph Labre, dans la Basilique d'Evron, pour faire pendant à celui de Couptrain espérant que bientôt à Saint-Samson, dans la très belle église moderne, sera marqué le souvenir du passage du Saint Pauvre de Jésus-Christ.

En résumé, *saint Benoît-Joseph Labre* est passé dans le diocèse de Laval; la tradition est formelle et constante à Saint-Samson et Couptrain, mais elle est moins certaine pour Evron.

Il fallait, croyons-nous, qu'en ce deuxième centenaire de la naissance du « Saint Pauvre de Jésus-Christ », ces lignes fussent écrites pour rappeler aux générations qui grandis-

---

Belgique en 1907; 1er abbé de Saint-Maurice de Clairvaux (Luxembourg) en 1910; étant devenu aveugle, il donna sa démission d'abbé en 1920 et se retira à Notre-Dame de Bourguillon près de Fribourg en Suisse où il est mort le 3 août 1947. Auteur de plusieurs ouvrages d'histoire, il est surtout connu par les quatre qu'il a publiés sur la doctrine de l'Assomption et sa définibilité comme dogme.

(10) Maucourt de Bourjolly et Serveau: *Mémoire Chronologique* 1886, T. I., p. 92.

sent et qui passent, le parfum de sainteté et le rayon de gloire qu'à laissés dans le nord-est de notre Mayenne, celui qui, toute sa vie, fut un imitateur si parfait du Christ humilié et bafoué dans sa Passion pour confondre l'orgueil de notre pauvre nature humaine.

Chanoine François Gaquère, docteur ès lettres. — *Le Saint Pauvre de Jésus-Christ, Benoît-Joseph Labre.* Avignon, Aubanel, 1936, in-8 ill. de 528 pages. Notes personnelles.

La Bienheureuse Marguerite de Lorraine
(1463-1521)

Fille de Ferri II de Lorraine, comte de Vaùdémont († 1471), et de Yolande d'Anjou († 1483), mariés en 1447, qui eurent 13 enfants, 7 garçons et 6 filles, Marguerite de Lorraine naquit en 1463.

Par sa mère, elle était petite-fille du bon roi René d'Anjou, issue de la race de saint Louis et parente de sainte Elisabeth de Hongrie.

Dès l'âge de 10 ans, Marguerite qui venait de perdre son père, fut demandée par son aïeul à la cour de Provence. Pendant sept années elle fut la joie de son grand-père qui lui fit donner l'éducation la plus sérieuse et une formation religieuse très profonde.

Malheureusement le bon roi René étant mort en 1480, Marguerite qui avait alors 17 ans, dut revenir près de son frère à la cour de Lorraine où elle trouva des mœurs et des usages bien différents de ceux de la Provence.

En 1488, alors âgée de 25 ans, Marguerite, sur le désir de sa famille, accepta la main de René, duc d'Alençon et comte du Perche. Le mariage eut lieu à Paris au mois de mai.

Fils du duc Jean II, l'ancien compagnon de Jeanne d'Arc et de Marie d'Armagnac, René d'Alençon avait alors 48 ans; de vie assez dissipée, négligent dans l'administration de son duché, couvert de dettes, il subit rapidement l'ascendant de sa femme et tous deux se firent aimer de leurs sujets.

Dieu bénit leur union en leur donnant trois enfants : Charles IV, en 1489, Françoise en 1491 et Anne en 1492.